

Fabian Hauner (Université de Ratisbonne)

Enjeux politiques de la pédagogie chez Leprince de Beaumont et Sade

Abstract:

By comparing some educational writings of Marie Leprince de Beaumont and Donatien Alphonse François de Sade, this article tries to question the traditional social and political roles assigned to men and women during the Enlightenment (and also nowadays to the authors). After a short sketch of the historical background, the article explores not only the many, but also often unexpected and contradictory ways in which Leprince de Beaumont and Sade present their predominantly female protagonists to examine and criticize the social and political basis of the *Ancien Régime*. In order to classify the research results, I will use a method of Stephan Leopold, who argues that political critique in the times of the *Ancien Régime* is often articulated in literature which deals with love. In the argument, I will enlarge this concept by including education as well as religion.

« Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit. Non est enim potestas nisi a Deo, quae autem sunt, a Deo ordinatae sunt. » Paulus, Rm 13,1.

Introduction – Comment la pédagogie est devenue une question politique

Nous savons aujourd'hui que le *parti philosophe* croyait en la *perfectibilité* de l'homme. Le fait que l'homme des Lumières se pensait maître de sa vie et de son destin, libéré de la providence divine organisant le cours du temps, est également avéré.¹ Dès lors, il n'est guère étonnant que l'éducation des jeunes hommes et la philosophie politique s'entremêlent : il s'agissait de modeler un avenir meilleur. Dans ce contexte, Sonia Cherrad pense que « [l]a réflexion sur l'éducation va de pair avec une réflexion sur les contextes social, économique et politique. » (Cherrad 2015 : 222) Même si la publication de l'*Encyclopédie* ne concernait pas directement l'éducation des jeunes, elle témoigne largement de l'importance que l'on accordait à la diffusion du savoir philosophique, comme le montre la préface de d'Alembert.² Cette entreprise et d'autres publications viennent mettre à mal la primauté, le pouvoir même de l'Église (représentée principalement dans ce secteur par la société de Jésus) qui s'occupait jusque-là de l'éducation des jeunes, dans ses

¹ Cf., p. ex., Behrens (1994 : 44–151) ou Bernsen (1996 : 16–19). Pour un regard plutôt critique voir Pečar / Tricoire (2015 : 50–62).

² Cf. d'Alembert (1751 : xlj) : « D'où nous inférons que cet Ouvrage pourra, du moins un jour, tenir lieu de bibliothèque dans tous les genres à un homme du monde ; & dans tous les genres excepté le sien, à un Savant de profession ; qu'il développera les vrais principes des choses ; qu'il en marquera les rapports ; qu'il contribuera à la certitude & aux progrès des connoissances humaines ; & qu'en multipliant le nombre de vrais Savans, des Artistes distingués, & des Amateurs éclairés, il répandra dans la société de nouveaux avantages. »

écoles et les universités.³ En outre, comme l'illustre l'affaire Calas, la grogne monte contre l'enchevêtrement de l'Église et de l'État.⁴

En revanche, il y avait également des hommes de lettres qui osaient faire face au défi lancé par le *parti philosophe* et qui s'engageaient dans le but de défendre leur foi ou bien la foi chrétienne en général.⁵ Parallèlement, la femme monte sur la scène philosophique et littéraire pour y occuper une place primordiale. Depuis le siècle classique, la femme était le pivot de toute une discussion autour de la *bienséance* et de la *vertu*.⁶ La femme devait être préparée à son rôle d'épouse et de mère par une bonne éducation à laquelle l'Église venait ajouter sa conception du monde (cf. Abensour 1977 : 5–6). Gouvernement et domaine public étaient réservés au « sexe fort », à l'exception des salons et des courtisanes.⁷

L'éducation était donc un vaste champ de bataille, dominé par les hommes, où s'affrontent, sous l'Ancien Régime, discours religieux et public.⁸ Hommes et femmes n'ont pas les mêmes rôles sociaux ou politiques ; la religion s'en assure. Au premier abord, on ne compterait pas Marie Leprince de Beaumont parmi les auteurs politiques du siècle, tout au plus parmi les conservateurs. Pour Donatien Alphonse François, Marquis de Sade, les données sont bien différentes. Sa production littéraire inviterait à le ranger dans un groupe libertaire ou

³ Il suffit de rappeler l'expulsion des Jésuites de la France en 1762, qui – certes – n'est pas directement liée à l'influence du *parti philosophe*, mais qui marque bel et bien un tournant dans l'histoire pédagogique de la France en faveur des convictions des philosophes. Cf. p. ex. la remarque de Natasha Gill : « They [French educational reformers] call for a practical, use-oriented subjects over outdated scholastic methods and criticize the Jesuits' excessive focus on books, words and rules. In addition, they accuse the Society of being antisocial and anti-French; » (Gill 2010 : 235).

⁴ Voir dans ce contexte également l'étude de Reinhart Koselleck : « Ebenfalls wurden die Fragen der Religion und der Kirche im Hinblick auf ihren Staatsnutzen behandelt, sei es im Rahmen einer Staatskirche oder einer zweckgebundenen Toleranz. » (Koselleck 1976 : 12) Voir aussi l'article plus récent de Susanne Rupp et Dietrich Scholler, qui donnent une synthèse de ce développement pendant lequel la théologie perd son pouvoir au profit de la philosophie. Cette perte de pouvoir se fait remarquer également dans la pédagogie émergente (cf. Rupp / Scholler 2002 : 68 et 72).

⁵ Voir l'étude riche de Masseau 2000.

⁶ Cf. Jean-Christophe Abramovici (2003 : 23) : « Développant un argumentaire aussi culpabilisant que celui de leurs devanciers, les théoriciens de la politesse du XVIII^e siècle continuent à faire des femmes les gardiennes de la bienséance civile. ». En plus voir le résumé : « La femme est, on l'a vu, au centre de la croisade engagée au XVII^e siècle pour réformer les bienséances civiles et langagières » (*ibid.* : 165).

⁷ Cf. Léon Abensour, qui résume à partir des documents juridiques : « Et presque toutes les lois qui la [la femme] concernent semblent avoir eu pour but soit de protéger la société contre la participation des femmes à la vie publique, soit de sauvegarder l'unité de la famille et l'autorité du chef légitime en assujettissant étroitement la femme, dans sa personne et dans ses biens, au mari, dont la puissance seule maintient solide la famille, la base de l'Etat, soit d'assurer la conservation du principe de la supériorité du sexe fort sur le sexe faible, soit enfin de protéger la femme contre elle-même, c'est-à-dire contre les entraînements nuisibles où peut la conduire son tempérament irréfléchi et passionné et la méconnaissance de son propre intérêt » (Abensour 1977 : 6).

⁸ Cf. l'étude de Robert Granderoute : « En ces années 1750 et suivantes, le roman pédagogique se prête à l'expression accentuée des puissances du cœur. En même temps, il se ressent du climat polémique de ce milieu du siècle. Il devient un lieu d'affrontement des partisans de la tradition et des tenants de l'esprit nouveau. [...] Devant cette offensive [du *parti philosophe*], les forces de la tradition ne désarment pas. Le roman pédagogique retrouve alors sa visée morale et religieuse » (Granderoute 1985 : 653).

révolutionnaire.⁹ Via la comparaison de ces deux personnages, si différents, nous aimerions souligner l'ambiguïté, la polyvalence même des Lumières, et questionner l'attribution traditionnelle des rôles sociaux et politiques. Dans un premier temps, afin d'illustrer notre procédé de recherche de convictions politiques dans les textes de ces deux auteurs, nous esquisserons brièvement le contexte dans lequel les deux écrivains composaient leurs œuvres. On pourra aisément déceler ces convictions en questionnant leurs conceptions de la religion et de l'amour. Nous nous référons ici à une observation de Stephan Leopold qui suggère que la critique politique, sous l'Ancien Régime, s'articule surtout dans des constellations littéraires d'amour. Nous élargirons ce concept en incluant l'éducation et la religion, concepts aussi chers à nos deux auteurs que l'amour. Pour l'analyse, nous nous référons à *La Philosophie dans le boudoir* (1795) de Sade, aux *Instructions pour les jeunes dames qui entrent dans le monde* (1764) et à la *Lettre en réponse à l'« Année merveilleuse »* (1748) de Leprince de Beaumont.

Les poids lourds de Fénelon et de Bossuet

Jusqu'à la Régence, l'Église resta une force politique assez puissante. Pour notre approche, il convient de rappeler les concepts éducatifs des deux antagonistes catholiques de la fin du siècle classique : Bossuet et Fénelon. Ces deux auteurs soulignent encore une fois la portée de la puissance ecclésiastique sur des questions pédagogiques – et également politiques – et comment ces dernières sont déterminées par des questions de sexes. Fénelon semblait être l'écrivain le plus important à publier un livre sur l'éducation des filles (1687) avant les Lumières. En outre, il révolutionna le genre du roman pédagogique avec son *Télémaque* qui lui valut d'être considéré comme une référence par le *parti philosophe*.¹⁰ Pourtant, ses idées sur l'éducation restèrent dans les sillons creusés des siècles précédents¹¹, alors même qu'il remarqua l'importance qu'on devrait accorder à l'éducation des jeunes filles : « Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles. » (Fénelon 1983 : 91), Fénelon souligne l'importance d'une bonne éducation des futures mères car, de ceci, dépend le bien d'un peuple : « Voilà donc les occupations des femmes, qui ne sont guère moins importantes au public que celles des hommes, puisqu'elles ont une maison à régler, un mari à rendre heureux, des enfants à bien élever. » (*ibid.* : 92–93) Ce qui est intéressant ici pour notre propos, c'est l'équivalence qu'établit l'auteur entre la sphère publique et domestique dont la femme en tant qu'épouse et mère est responsable. La condition impérative pour la paix dans la maison et dans l'État semble donc être une bonne éducation des filles. Afin de donner encore plus d'emphase à sa demande, Fénelon dépeint les horreurs que des femmes mal éduquées peuvent causer à tout un peuple :

⁹ On pourrait également penser à son engagement dans la section des Piques pendant la Révolution. Cf. la biographie sur Sade de Gilbert Lely (1965 : 497–517).

¹⁰ Et même chez Fénelon, qui fut aussi pendant un certain moment le précepteur du dauphin, on assiste à ce pêle-mêle d'intérêts politiques et ecclésiastiques. Cf. p. ex. l'analyse de Robert Granderoute : « Nous savons que, depuis Fénelon, itinéraire politique et itinéraire religieux se trouvent, sous des modalités d'ailleurs diverses, généralement associées. » (Granderoute 1985 : 676) Que le *parti philosophe* de sa part, s'inspirait de ce procédé, ne peut guère surprendre.

¹¹ Cf. p. ex. la critique d'Anne Brüske, qui met en lumière l'exception de François Poulain de la Barre, le seul à stipuler l'idée d'une possible égalité entre les sexes dans le siècle classique (Brüske 2010 : 111).

Quelles intrigues se présentent à nous dans les histoires, quel renversement des lois et des mœurs, quelles guerres sanglantes, quelles nouveautés contre la religion, quelles révolutions d'État, causées par le dérèglement des femmes ! Voilà ce qui prouve l'importance de bien élever les filles ; cherchons-en les moyens. (*ibid.* : 93)

Un de ces moyens nous intéresse particulièrement ici : le bannissement des femmes des fonctions publiques : « elles [les femmes] ne doivent ni gouverner l'État, ni faire la guerre, ni entrer dans le ministère des choses sacrées ; » (*ibid.* : 92) Car la fille où la femme n'ont que deux avenir : mère ou religieuse (*cf. ibid.* : 153 et 166). Le fondement des deux reste immuable : la religion.¹²

Bossuet, lui, nous sert de repère en raison de sa qualité de précepteur du dauphin pour lequel il composa la *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte* (1709, posthume). Dans le titre même, on remarque une exigence politique formulée ouvertement par « l'Aigle de Meaux » et qu'il souhaite véhiculer à travers sa pédagogie. En tant que précepteur du dauphin, Bossuet essayait d'inculquer ses idées sur l'interdépendance et l'interférence de l'État et de l'Église. Dans la *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte*, il témoigne largement de sa conviction que la monarchie avait une place importante dans l'eschatologie : « DIEU est le roy des rois : c'est à luy qu'il appartient de les instruire & de les régler comme ses ministres. » (Bossuet 1709 : 1) Il importe de mettre en relief les métaphores qu'il utilise pour décrire la relation entre le roi et ses sujets, souvent inspirées de la vie familiale (père = roi = Dieu).¹³ Naturellement, cette relation fait preuve de la volonté divine et devient ainsi intouchable et sacro-sainte, puisque celui qui se révolte contre cet ordre se révolte contre Dieu lui-même. C'est pourquoi on exclut les femmes de la succession au trône et du gouvernement (ce qui fait penser à la *lex salica*) qui ne peuvent être que masculins (*cf. Bercé 1997* : 237–238). L'État absolu ne peut être dirigé que par un homme, un roi, tandis que la femme, membre du « sexe qui est né pour obéir » (Bossuet 1709 : 75), doit se consacrer à la procréation. Cette répartition des rôles reste la norme pour le reste du siècle des Lumières, elle est même observable au sein du *parti philosophe*. Andreas Pečar et Damien Tricoire insistent sur le fait que le *parti philosophe* ne fut pas si féministe qu'on l'imagine (*cf. Pečar / Tricoire 2015* : 153–172). Il semblerait que les femmes eussent été attachées à leur condition sociale, pourtant c'étaient bel et bien cette attribution socio-politique des rôles dont on se servit pour susciter une critique de l'absolutisme.¹⁴ Mais qu'en fut-il pour la religion et le rôle de l'Église ? Après la Régence, elle devint la cible préférée de la critique sociale et philosophique. Dans de nombreuses œuvres, l'Église, sa vision de l'homme et son dogme furent attaquées de toute part. On mena ces attaques avant tout dans les champs sémantiques de l'amour et de la religion dont on essaya de refonder la signification à partir d'une pensée laïque, déiste ou matérialiste. À la fin du 18^{ème}, la Révolution française consacre ces idées et il est alors interdit de faire référence au passé catholique et, par conséquent, monarchique de la patrie devenue orpheline.

L'amour, l'État, la religion et l'éducation sous l'Ancien Régime

¹² *Cf. Fénelon (1983 : 154)* : « Une mère de famille doit donc être pleinement instruite de la religion [...] »

¹³ *Cf. Bossuet (1709 : iX)* : « Ces [...] qualitez de l'autorité royale, sont qu'elle est sacrée, qu'elle est paternelle, qu'elle est absoluë [...] » Pour aller plus loin voir Leopold (2014 : 12 et 208).

¹⁴ *Cf. Pečar / Tricoire (2015 : 157)* : « Über Frauen zu reden hieß fast immer, über etwas anderes zu reden. »

Dans son étude sur le *Grand siècle*, paru en 2014, Stephan Leopold suggérait qu'au sein de la littérature, canonique ou populaire, on pouvait détecter un malaise politique qui se traduisait à travers une conception très problématique de la féminité. La femme apparaît comme une menace pour l'État qui ne se conçoit que masculin. Ce faisant, Leopold consacre une grande partie de son étude aux différents concepts d'amour et à leur étymologie. Les constellations amoureuses servent ainsi de lieu de prédilection aux critiques politiques et à la contre-discursivité et résistent d'une façon subtile au discours hégémonique qu'est celui de la *bienséance* et de la *clarté*. Dans mon analyse, nous compléterons cette approche en évoquant la religion et l'éducation dans le but d'illustrer les convergences et les ambiguïtés ainsi que les différences entre les programmes politiques de Sade et de Leprince de Beaumont. Pour la description du rôle de la religion, nous aurons recours à *Sade mon prochain* de Pierre Klossowski de 1947 / 1967 qui me paraît assez adéquat pour systématiser les idées politiques de Sade selon Leopold. Afin de respecter également l'histoire de la réception – Sade lisait la *Nouvelle Clarice* de Leprince de Beaumont pendant son emprisonnement au donjon de Vincennes (cf. Seifert 1983 : 242) – nous commencerons avec l'analyse des *Instructions* de Marie Leprince de Beaumont que nous finirons par comparer à la fameuse *Lettre en réponse*.

Enjeux politiques chez Marie Leprince de Beaumont¹⁵

Marie Leprince de Beaumont publiait une série de *Magasins*. Dans chaque *Magasin*, il était toujours question d'une phase précise de la vie des jeunes filles et de leur éducation. La structure du récit est toujours la même : un groupe de jeunes filles – qui portent souvent des noms allégoriques – sont instruites par une gouvernante du nom de Mademoiselle Bonne. Si nous entreprenons une analyse des *Instructions pour les jeunes dames qui entrent dans le monde*, c'est à cause de son contenu, propice à notre approche. Les dames sont en passe d'être mariées et ont donc besoin d'une bonne éducation et d'une préparation appropriée à cet événement. Étant donné que le mariage est considéré comme le devoir le plus noble qu'une femme puisse remplir, on ne s'étonne pas que Fénelon ait pensé que les femmes qui ne suffisent pas à ce devoir sont un danger pour toute la société.

Revenons aux *Instructions pour les jeunes dames qui entrent dans le monde*¹⁶ ; le canevas est le suivant : Mademoiselle Bonne et ses protégées dialoguent, elle les instruit et les conseille. Dialogues et interruptions narratives se succèdent, ces dernières venant relancer la discussion, quoique Mademoiselle Bonne domine la conversation par ses arguments. La hiérarchie au sein du groupe n'est pas contestée, celle de l'ordre divin du monde non plus. C'est précisément avec ce discernement que commence la série des dialogues : l'exégèse d'une partie de l'Écriture sainte, que l'on peut considérer comme une sorte de frontispice narrative, explique clairement au lecteur ce à quoi il va pouvoir s'attendre.

Dès le début du texte, une des jeunes femmes dit avoir « [u]n grand respect pour les ordres de [s]es supérieurs » (ID : I, 13), et un peu plus loin : « Jésus-Christ même avant sa naissance nous apprend qu'il faut obéir à nos maîtres, quelques méchants qu'ils soient ; puisqu'il inspire à sa mère & à *Joseph* d'obéir à

¹⁵ Dans la recherche, on s'est accoutumé à dire juste Marie Leprince de Beaumont. C'est par ce titre que cette auteure est citée dans les lignes suivantes.

¹⁶ Leprince de Beaumont, Jeanne-Marie (1764) : *Instructions pour les jeunes dames qui entrent dans le monde*. Tome I – IV. Paris : Desaint & Saillant. Pour la suite, le chiffre romain indique le tome, le chiffre arabe indique la page du tome.

l'extravagant ordre d'*Auguste* [...]. » (ID : I, 13–14). Et Mademoiselle Bonne de répliquer :

Remarqués, Mesdames, un des plus beaux caractères de la religion chrétienne, un caractère, qui prouve sa divinité. Elle met & conserve le bon ordre dans l'univers, en nous faisant une loi inviolable de l'obéissance que nous devons à nos maîtres. Que la terre deviendrait un séjour tranquille, si elle n'étoit peuplée que par des chrétiens. (ID : I, 14)¹⁷

Trois aspects sont importants ici. Tout d'abord, ce sont des femmes qui parlent de politique et font preuve d'une conscience politique, quoique le débat soit dirigé d'une main de fer par Mademoiselle Bonne, à grand renfort de foi chrétienne. Deuxièmement, l'obéissance absolue envers les supérieurs est justifiée par cette foi (on se sent alors renvoyé à Bossuet) et la possibilité d'une utopie chrétienne, d'un paradis terrestre, conditionnée à une obéissance et une conversion de tous les êtres à la foi chrétienne. Voilà de quoi démontrer la supériorité du Christianisme ; tout ce qui ne correspond pas à la doctrine chrétienne peut et doit être aboli pour que la paix règne finalement.¹⁸ Ici, la volonté d'un pouvoir politique de l'Église n'est point camouflée par des métaphores ou des paraboles.

Il est intéressant de voir comment le dialogue suit cette idée, qui se situe plutôt à un niveau étatique ou même eschatologique : « l'exemple de Jésus-Christ [...] nous apprend qu'il faut nous soumettre aux Rois, aux magistrats & aux autres personnes qui sont en places. » (ID : I, 17) ou encore « Nous ne sommes obligés d'obéir aux puissances que parcequ'elles (*sic* !) nous représentent Dieu sur la terre. » (ID : I, 18) Un petit conte donne ensuite l'occasion de parler de l'amour et du mariage. La conversation quitte les sphères abstraites de la politique et glisse dans la bassesse du quotidien, où règne cet ordre politique qui organise également la vie privée, à savoir le mariage et la famille. La volonté divine est alors celle des parents. Une volonté individuelle est refoulée avec une référence à la foi et à la raison (« lumières ») :

C'est d'après ses lumières que je vous assure, qu'une chrétienne qui se marie par obéissance à ses parens, fait toujours le mariage le meilleur & le plus avantageux pour elle, quand même elle épouserait le plus désagréable & le plus malhonnête homme du monde. (ID : I, 51–52)

Cette obéissance absolue est encore justifiée par l'exemple du Christ envers son père céleste (*cf.* ID : I, 129). Les réflexions d'une écolière illustrent cette pensée : « J'ai donc consenti à le prendre de la main de mon pere parceque (*sic* !) je suis persuadée que mon père me tient la place de Dieu, que c'est à lui que j'obéis, & qu'il ne peut rien m'arriver de mal en obéissant à Dieu. » (ID : I, 167) En partant de ce commentaire, Mademoiselle Bonne met en relation la vie de Jésus avec celle d'une future mariée. C'est ainsi qu'elle explique la soumission absolue de la femme sous la loi parentale : « c'est-à-dire, qu'en vous mariant, il faut entrer autant qu'il est possible, dans un esprit de foi, de confiance à la providence, &

¹⁷ Sade prône une autre vision du monde qui est contraire à celle de Marie Leprince de Beaumont. Dans la suite, nous nous référons à l'édition établie par Michel Delon. Voir p. ex. les propos de Dolmancé : « Savez-vous, Dolmancé, qu'au moyen de ce système vous allez jusqu'au prouver que l'extinction totale de la race humaine ne serait qu'un service rendu à la nature ? » (PB : 46) Ou encore : « les guerres, les pestes, les famines, les meurtres ne seraient plus que des accidents nécessaires des lois de la nature, et l'homme agent ou patient de ces effets ne serait donc pas plus criminel dans l'un des cas, qu'il ne serait victime dans l'autre ? » (PB : 48).

¹⁸ *Cf.* aussi les explications suivantes : « Il [Jésus Christ] vous dira [...] : si quelqu'un n'obéit pas à l'église, regardés-le comme payen & comme un publicain. Il vous ordonne donc de juger que cet homme est aussi méchant qu'un idolâtre » (ID : IV, 106).

d'obéissance à la volonté de Dieu qui vous est manifestée par celle des parens. » (ID : I, 169)

Un amour individuel ou un amour-passion est réfuté au profit de la décision parentale, d'autant plus que cela signifierait une insurrection contre l'ordre naturel et divin du monde.¹⁹ Une dernière résistance est brisée en insistant sur l'importance de la *vertu* qui, seule, peut garantir le bonheur personnel (*cf.* ID : I, 57). Dans un autre endroit du texte, Mademoiselle Bonne explique la répartition des devoirs : « Ordinairement, on y [dans le mariage] fait promettre aux maris d'aimer leurs femmes, & aux femmes d'obéir à leurs maris ; » (ID : I, 107). Le commandement d'aimer ne touche que l'homme, celui d'obéir que la femme, un système qui sera encore une fois justifié par Dieu : « Dieu vous a commandé d'obéir à votre mari, ce sera pour lui obéir que vous soumettrés votre volonté. » (ID : I, 109) Et encore plus concrètement : « mettés-vous bien dans la tête que votre règne experira le jour de votre mariage, & que celui de vos amans devenus époux commencera. » (ID : I, 106) Il est clair pour Mademoiselle Bonne que la femme qui touche à ce commandement met en danger tout l'ordre établi, ce qu'elle explique à une écolière : « Quand vous vous prononcerez le Oui qui vous mariera, vous consentirés à vous soumettre à un maître ; vous le promettés à la face de Dieu, à Dieu même, vengeur du parjure. Quel renversement d'ordre si celle qui est faite pour obéir, vouloit commander ! » (ID : I, 169) L'époux remplace donc le père qui remplaça Dieu sur terre pour la fille : « pour rendre votre respect & votre obéissance moins pénible, rappelés vous souvent cette pensée : c'est à Dieu que je me soumetts en la personne de celui qu'il m'a donné pour époux. » (ID : I, 171) Qui plus est, l'épouse qui quitte son époux, se rend coupable du crime de parricide puisqu'elle ignore la volonté parentale.²⁰

Selon Mademoiselle Bonne, le christianisme marque positivement l'État et la société, comme ils apparaissent en tant que garant de l'ordre établi et donc de la paix. L'État et la société ne trouveront le calme qu'à la condition suivante : que tout le monde devienne chrétien – et obéisse aux autorités. Une théodicée à la Leibniz ou Voltaire ne sera plus d'actualité, comme l'exprime une de ces élèves : « faute d'être chrétien[...], on devient criminelle & misérable » (ID : I, 111).

Tout retomberait donc dans un état de nature, dans lequel les lois n'auraient plus de vigueur, comme Mademoiselle Bonne le décrit dans une autre partie du dialogue (*cf.* ID : I, 19–20). Dans ce texte fictionnel, la condition féminine semble être fixe et définitive. Un mariage d'amour est quasiment impossible tout simplement parce que cela menacerait la providence divine. L'éducation des jeunes filles a pour objectif de leur faire accepter joyeusement leur place d'être inférieure à l'homme. Pourtant, il y a même dans ce dialogue des parties qui semblent contredire cette soumission absolue : « Souvenés-vous, Mesdames, que votre famille est un petit Etat dont vous êtes le chef [...]. » (ID : IV, 191) Et pourtant encore, dans un autre texte, Marie Leprince de Beaumont dévoile une pensée ouvertement différente. Dans la *Lettre en réponse à l'« Année merveilleuse »* (1748), elle insiste sur le fait suivant :

Les Hommes enfin aiment à dominer [...]. La triste expérience que nous faisons du pouvoir tyrannique qu'ils se sont toujours arrogé sur nous, ne nous permet pas d'en

¹⁹ Mademoiselle Bonne fait preuve d'une critique cartésienne des passions. Concernant la présence de la pensée cartésienne dans *Les Américaines* de Marie Leprince de Beaumont voir Kulesa (2015 : 227–243).

²⁰ *Cf.* ID : III, 68. Voir dans ce contexte également Bercé (1997 : 232–233) : « Dans cette logique, le plus énorme des crimes d'État, le meurtre du roi est assimilé au meurtre du père. » Nous nous référons en bas encore plus en détail à ce propos.

douter. Mais les Hommes sont-ils plus propres au gouvernement, que les Femmes ? C'est une autre question. Je n'opposerai que des faits aux mauvais raisonnemens qu'ils font sans cesse, pour nous prouver que la soumission est nôtre lot. (Leprince de Beaumont 2000 : 83)

La lettre montre une femme sûre d'elle qui saisit les outils de la raison pour interroger sans pitié la suprématie masculine de l'Ancien Régime.

Enjeux politiques chez D.A.F de Sade

Malgré les neuf ans qui séparent la mort de Marie Leprince de Beaumont de la Révolution, la situation des femmes ne semble pas avoir bien changé. C'est bien sur cette condition féminine que Sade s'interroge aussi. L'ordre divin et l'Ancien Régime appartiennent déjà au passé. Il n'y a plus de roi et tous sont égaux devant la guillotine. Chez Sade, la figure qui enterre finalement le monde monarchique est celle qui aurait dû le maintenir à tout prix : la femme. Dans l'idée de la femme libertine telle que Sade la dépeint, le monde traditionnel se défait des liens sociaux dont les femmes devaient être les garantes par leur éducation, comme Leprince de Beaumont l'écrivait. *La Philosophie dans le boudoir* est l'expression même de l'éducation libertine. Sade y raconte l'histoire d'Eugénie de Mistival instruite, selon lui, par des instituteurs immoraux comme Mme de Saint-Ange et Dolmancé. L'œuvre est tenue en forme de dialogue, rythmée par des digressions théoriques ou pratiques et des explications dogmatiques. Seul le pamphlet *Français, encore un effort, si vous voulez être des républicains* lu par un libertin semble y être en décalage. Comme chez Leprince de Beaumont, c'est l'éducation d'une jeune fille qui est au centre de l'histoire (cf. PB : 9 ou 24). Le but de cette éducation sera défini comme *ex negativo* (non au sens rousseauiste), qui inverse toutes les conceptions éthiques du christianisme (cf. PB : 9 et 167). Mme de Saint-Ange explique par exemple : « Écoute-moi donc, Eugénie, il est absurde de dire qu'aussitôt qu'une fille est hors du sein de sa mère, elle doit, de ce moment, devenir la victime de la volonté de ses parents, pour rester telle jusqu'à son dernier soupir. » (PB : 35)²¹ Elle se montre pareillement hostile au mariage : « Et y a-t-il de plus ridicule que de voir une fille de quinze ou seize ans, brûlée par des désirs [...] de sacrifier encore son âge mûr, en l'immolant à leur perfide cupidité, en l'associant, malgré elle, à un époux, ou qui n'a rien pour se faire aimer, ou qui a tout pour se faire haïr ! » (PB : 35–36)²² Par conséquent, il est insensé de croire en une vie céleste.²³ Ce qui compte, c'est la vie sur terre, ici-bas : « Fous, en un mot, fous, c'est pour cela que tu es mise au monde ; aucunes bornes à tes plaisirs, que celles de tes forces ou de tes volontés ; » (PB : 36) On délaisse donc l'obéissance et la femme libertine apparaît libre et autonome, comme le constate la mère d'Eugénie à la fin du dialogue : « Quoi ! ma fille me désobéira, et je ne pourrai pas lui faire sentir les droits que j'ai sur elle ? » (PB : 166) Mais une grande quantité

²¹ Dans ce contexte, Leopold constate une attitude philogyne chez Sade (cf. Leopold 2014 : 134). Néanmoins, il faut souligner les ambiguïtés dans l'argument sadien qui seront évoqués ci-dessous.

²² Voir également le commentaire de Mme de Saint-Ange : « C'est pour cette unique fin [d'être foutue] que l [la femme] a créée la nature ; mais si, pour remplir cette intention, j'exige d'elle de fouler aux pieds tous les préjugés de son enfance, si je lui prescris la désobéissance la plus formelle aux ordres de sa famille, le mépris le plus constaté de tous les conseils de ses parents ; tu conviendras, Eugénie, que de tous les freins à rompre, celui dont je lui conseillerai le plus tôt l'anéantissement, sera bien sûrement celui du mariage. » (PB : 39)

²³ Voir dans ce contexte un autre argument dans *La Philosophie dans le boudoir* : « [L]e coquin [Jésus-Christ] promet les cieus à tous les sots qui l'écouteront ; » (PB : 30).

d'hétéronomie demeure dans les lois de la nature auxquelles la femme doit se plier ; cette hétéronomie est pourtant bienvenue en ce sens qu'elle renvoie à ces lois, favorables au bonheur individuel : « Fous, Eugénie, fous donc, mon cher ange, ton corps est à toi, à toi seule, il n'y a que toi seule au monde qui aies le droit d'en jouir et d'en faire jouir qui bon te semble ; » (PB : 37–38) La femme devient sujet grâce à son activité sexuelle et non par une obéissance passive. Les conséquences sont détaillées par Dolmancé, pour qui le concept d'amour est à rejeter en tant que chimère :

Ô filles voluptueuses, livrez-nous donc vos corps tant que vous le pourrez : foutez, divertissez-vous, voilà l'essentiel : mais fuyez avec soin l'amour, il n'y a de bon que son physique [...] : n'aimez point [...] : [...] c'est de s'opposer fortement surtout à ce qu'un seul veuille vous captiver parce que le but de ce constant amour serait en vous liant à lui [...]. (PB : 100–101)

Plus loin dans le texte, l'auteur anonyme du pamphlet *Français, encore un effort* affirme qu'il est donc contre les lois de la nature et de la nouvelle république, si une femme ou un homme osait de refuser un partenaire sexuel :

[L]'amour, qu'on peut appeler la *folie de l'âme*, n'a pas plus de titres pour légitimer leur constance, ne satisfaisant que deux individus, l'être aimé et l'être aimant ; il ne peut servir au bonheur des autres, et c'est pour le bonheur de tous, et non pour un bonheur égoïste et privilégié, que nous ont été données les femmes. (PB : 133)

L'amour, comme lien intime entre deux personnes, devient ainsi une menace pour la République qui est un devoir qui touche surtout tous les hommes, mais également les femmes. Par conséquent, le mariage comme institution divine qui fait preuve d'un amour intime est respecté sous le seul état d'être « un acte civil » (PB : 112). Le corps, les sentiments, la vie privée en général, tout doit être reconstruit sans recours à la religion ni à la monarchie. Car le christianisme, étant incompatible avec le républicanisme, entretient des liens profonds avec la monarchie. Dolmancé prend la dérivation de l'ordre divin du monde tel que Bossuet le pensait au sérieux et en conclut que seul l'anéantissement du christianisme mettra fin à la monarchie :

Français, je vous le répète, l'Europe attend de vous d'être à la fois délivrée du sceptre et de l'encensoir ; songez qu'il vous est impossible de l'affranchir de la tyrannie royale, sans lui faire briser en même temps les freins de la superstition religieuse ; les liens de l'une sont trop intimement unis à l'autre, pour qu'en laissant subsister un des deux, vous ne retombiez pas bientôt sous l'empire de celui que vous aurez négligé de dissoudre ; ce n'est plus ni aux genoux d'un être imaginaire, ni à ceux d'un vil imposteur, qu'un républicain doit fléchir ; ses uniques dieux doivent être maintenant le *courage* et la *liberté*. (PB : 112–113)

Dans ce contexte, Pierre Klossowski a le mérite d'avoir signalé l'importance de la décomposition de la chose publique chrétienne :

A l'instant où le couperet tranche la tête de Louis XVI, ce n'est pas aux yeux de Sade le citoyen Capet, ce n'est même pas le traître qui meurt, c'est, aux *yeux de Sade comme aux yeux de Joseph de Maistre* et de tous les ultramontains, le représentant de Dieu qui meurt ; et c'est le sang du représentant temporel de Dieu qui retombe sur les têtes du peuple insurgé. (Klossowski 1947 / 1967 : 72)

L'agent de cette décomposition du lien entre l'État et l'Église est la femme libertine qui, comme Eugénie de Mistival, détruit l'image traditionnelle de la femme dans la personne de sa mère qu'elle torture à la fin. Grâce à son éducation accomplie, Eugénie assigne ainsi à sa mère la place d'une victime dans la nouvelle société. Dès lors la hiérarchie stable de l'Ancien Régime commence à chanceler : il n'y a plus un roi qui règne *legibus solutus*, chacun peut devenir où et quand il

veut *sujet* – avec le double sens : asservi(e) ou asservissant(e) (cf. Leopold 2014 : 189). La différence ne s'établit donc plus à travers le sexe mais à travers la force. Dans la figure d'Eugénie, Sade met en œuvre la peur exprimée par Fénelon, qu'une femme mal éduquée puisse renverser tout l'ordre établi.

Conclusion

En guise de conclusion, on peut constater que les deux auteurs insèrent des visions politiques dans les œuvres pédagogiques analysées ci-dessus. Après une courte comparaison de ces visions politiques, nous analyserons leur nature. Les nombreuses convergences entre Marie Leprince de Beaumont et Sade sont en tout cas à souligner. On remarque que la femme est au centre des propos des deux écrivains et que son éducation a une place prépondérante dans la conception politique et sociale de l'État. De surcroît, la forme du dialogue représente une autre convergence, structurée chez les deux auteurs par des éducateurs autoritaires qui contrôlent l'argumentation et le chemin que prend la discussion. Qui plus est, ils accordent tous deux une grande place à la religion, qui se traduit par une lecture affirmative ou destructive de la Bible. De là, on sépare les différentes attitudes envers la vertu et le vice qui reflètent également les différentes positions envers la religion et la forme du gouvernement qui en découle. Leprince de Beaumont voit dans l'amour, la famille et l'institutionnalisation du mariage autant de fonctions stabilisantes pour l'État et en déduit le devoir d'obéir à ses supérieurs. Voilà ce qu'en dit Mademoiselle Bonne : « [J]'ai une vraie aversion contre ceux qui sous prétexte du bien public, s'élèvent contre l'autorité légitime. » (ID : II, 61) Ce faisant, elle déclare la primauté masculine dans la société et dans l'État comme ordre divin qui ne doit pas être contesté.²⁴ S'il n'y avait pas quelques endroits dans le dialogue et surtout cette *lettre en réponse*, on pourrait dire que Leprince de Beaumont était une partisane de l'absolutisme. Certes, elle connaissait les bornes de la société sous l'Ancien Régime, et pourtant semble-t-il, elle se servait des stratagèmes philosophiques pour formuler une critique pointue qui n'est pas inférieure à celle d'un Voltaire. C'est pourquoi on pouvait l'appeler de fait une féministe avant la lettre (cf. Kulessa 2015 : 238).

De même, il faut se méfier d'une attribution simpliste de Sade à une république révolutionnaire. Quelque désirable qu'il peigne la liberté dévastatrice de l'homme libertin, il semble qu'il inséra une sorte de double-correctif dans l'éducation d'Eugénie qui limite le complexe libertin. Il suffit de citer en exemple le refus de Dolmancé qui n'accepte que la sodomie, la pénétration par l'anus. A ce propos, il ne veut pas être actif mais plutôt passif : « Pouvais-je contrarier mes dogmes ? » (PB : 109). En face des cascades de haine contre le dogme chrétien, cette conduite semble incongrue et presque comique. En plus, il faut annoter que certains libertins masculins aiment êtres pénétrés à la place des femmes. En outre, Eugénie, qui se croit libérée de la tyrannie de sa mère, se range sous l'autorité de son amie libertine Saint-Ange (et celle de Dolmancé) : « Oh ! ma bonne [Mme de Sainte-Ange], je t'adore ; va, tu n'auras jamais une écolière plus soumise que moi ; » (PB : 38) On pourrait même mettre en cause le statut d'Eugénie en tant que sujet, puisque de la part des autres libertins elle est vue comme un objet :

²⁴ Merci à Ramona Herz-Gazeau, qui signala lors du colloque tenu à Oxford en décembre 2017, qu'il y a dans *Les Américaines* une conception féminine de Dieu qui soulignerait encore une fois la complexité des Lumières et de la pensée de notre auteure.

« Commençons notre leçon, ou le peu de temps que nous avons à jouir d'Eugénie va se passer ainsi en préliminaires, et l'instruction ne se fera point. » (PB : 17) En général, on peut s'interroger sur le statut de la femme qui ne semble pas être libre des conventions telles que l'on les connaît chez Fénelon et Bossuet. Dolmancé, qui acclame les revendications de l'auteur anonyme de *Français, encore un effort* sur la liberté féminine, prononce peu après la phrase suivante :

Plats adorateurs des femmes, je les laisse aux pieds de leur insolente dulcinée attendre le soupir qui doit les rendre heureux, et bassement esclaves du sexe qu'ils devraient dominer, je les abandonne aux vils charmes de porter des fers, dont la nature leur donne le droit d'accabler les autres ; (PB : 159)

Le républicanisme athée de Sade érige donc une aristocratie perverse ou un régime basé sur la pure violence, une sorte de « jungle » (Klossowski 1947 / 1967 : 68) restaurée qui précédait la monarchie selon les idées des Lumières sur le droit public. L'éducation de Sade aboutit à une aporie politique que Klossowski décrit avec les mots suivants :

Et, tout particulièrement, le grand seigneur libertin à la veille de la Révolution n'est plus qu'un maître qui se sait détenteur en droit du pouvoir, mais qui sait aussi qu'il peut le perdre à tout instant et qu'il est déjà virtuellement un esclave. (*ibid.* : 68)²⁵

Aussi, il est possible de parler d'un chiasme politique dans les écrits de Leprince de Beaumont et de Sade, dans la mesure où l'on remarque, et cela grâce à la figure de la femme, que l'on glisse d'une conception conservatrice de l'État à une conception progressiste de celui-ci et que la conception révolutionnaire se mue en conception régressive de l'État. La femme, son amour, sa foi deviennent donc un pivot, dont se servent les Lumières dans leur conception de l'éducation, soit dans une perspective chrétienne qui a pour but de conserver, soit dans une perspective matérialiste qui a pour but de détruire. Didier Masseau avait parfaitement raison en constatant que « [m]ieux vaut [...] affirmer d'emblée que cette expression [les Lumières] désigne un faisceau d'attitudes multiples, répondant à des logiques différentes, dissimulées parfois sous des mots d'ordre commun. » (Masseau 2000 : 13) Les enjeux politiques de Sade et de Leprince de Beaumont en disent long.

Bibliographie

- Abensour, Léon (1977) : *La femme et le féminisme avant la révolution*. Genève : Slatkine.
- Abramovici, Jean-Christophe (2003) : *Obscénité et classicisme*. Paris : PUF.
- d'Alembert, Jean le Rond (1966) : « Discours préliminaire », in : id. / Diderot, Denis (dir.), *Encyclopédie. Volume I*. Stuttgart : Friedrich Frommann : 1966, i–xlv.
- Behrens, Rudolf (1994) : *Umstrittene Theodizee. Erzählte Kontingenz*. Tübingen : Niemeyer.

²⁵ Voir également Klossowski (1947 / 1967 : 81) : « Au début de son opuscule [*Français, encore un effort*], Sade affirmait que grâce à l'athéisme on inculquerait aux enfants d'excellents principes sociaux ; puis il tire une à une les conséquences qui en découlent : elles vont précipiter la société dans l'état de mouvement perpétuel, dans l'état d'immoralité permanente, c'est-à-dire fatalement à sa propre destruction. »

- Bercé, Yves-Marie (1997) : « Les monarchies de l'âge moderne », in : id. (dir.) : *Les monarchies*. Paris : PUF, 229–322.
- Bernsen, Michael (1996) : *Angst und Schrecken in der Erzählliteratur des französischen und englischen 18. Jahrhunderts*. München : Fink.
- Bossuet, Jacques-Bénigne (1709) : *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte*. Paris : Pierre Cot.
- Brüske, Anne (2010) : *Das weibliche Subjekt in der Krise. Anthropologische Semantik in Laclos' Liaisons dangereuses*. Heidelberg : Winter.
- Cherrad, Sonia (2015) : *Le discours pédagogique féminin au temps des Lumières*. Oxford : Voltaire Foundation.
- Fénelon, François (1983) : *De l'éducation des jeunes filles*. Œuvres I. Edition établie par Jacques Le Brun. Paris : Gallimard (Pléiade), 89– 171.
- Gill, Natasha (2010) : *Educational philosophy in the French enlightenment*. Farnham / Surrey : Ashgate.
- Grandroute, Robert (1985) : *Le Roman pédagogique de Fénelon à Rousseau*. Tome II. Genève : Slatkine.
- Klossowski, Pierre (1947 / 1967) : *Sade, mon prochain*. Paris : Seuil.
- Koselleck, Reinhart (1976) : *Kritik und Krise*. Frankfurt am Main : Suhrkamp.
- Kulesa, Rotraud von (2015) : « L'enseignement religieux destiné aux jeunes filles », in : id. (dir.) : *Démocratisation et diversification*. Paris : Garnier, 227–243.
- Lely, Gilbert (1965) : *Vie du marquis de Sade*. Paris : Jean-Jacques Pauvert.
- Leopold, Stephan (2014) : *Liebe im Ancien Régime. Eros und Polis von Corneille bis Sade*. München : Fink.
- Leprince de Beaumont, Jeanne-Marie (1764) : *Instructions pour les jeunes dames qui entrent dans le monde*. Tome I – IV. Paris : Desaint & Saillant. [Cité sous le sigle ID]
- Leprince de Beaumont, Jeanne-Marie (2000) : « *Lettre en réponse à l' "Année merveilleuse"* ». Contes et autres récits. Édition établie par Barbara Kaltz. Oxford : Voltaire Foundation, 81–87.
- Masseau, Didier (2000) : *Les ennemis des philosophes*. Paris : Albin Michel.
- Pečar, Andreas / Tricoire, Damien (2015) : *Falsche Freunde*. Frankfurt am Main : Campus.
- Rupp, Susanne / Scholler, Dietrich (2002) : « Im Westen viel Neues: Bacon und die französischen Enzyklopädisten », in : Johnston, Andrew James / Schneider, Ulrike (dir.) : *Anglo-romanische Kulturkontakte von Humanismus bis Postkolonialismus*. Berlin : Dahlem UP, 51–83.

Sade, Donatien Alphonse François, Marquis de (1998) : *La Philosophie dans le boudoir*. Œuvres III. Edition établie par Michel Delon, avec la collaboration de Jean Deprun. Paris : Gallimard (Pléiade), 1– 178. [Cité sous le sigle PB]

Seifert, Hans-Ulrich (1983) : *Sade: Leser und Autor*. Frankfurt am Main : Peter Lang.